

tion découlent des vérités premières, évidentes par elles-mêmes, et qu'ainsi la certitude médiate dépend de la certitude immédiate et la suppose.

Le second, c'est que parmi les vérités immédiatement connues, l'existence personnelle, comme l'a très-bien vu Descartes, est la première que la conscience nous révèle, et celle qui nous frappe avant toutes les autres; d'où il suit que la connaissance de nous-mêmes, le sentiment intime de la personnalité est le commencement et la condition de toute certitude.

Réfutation du scepticisme.

Nous touchons au nœud même du débat dont la certitude est l'objet parmi les philosophes.

Que l'esprit humain puisse parvenir certainement à la vérité, les *dogmatiques* le soutiennent; les *sceptiques*, au contraire, le nient. Selon eux, la sagesse consiste à suspendre en toutes choses son assentiment, à douter; car nous n'avons nulle assurance que nos facultés ne sont pas le jouet d'une illusion continuelle.

Le scepticisme a compté de nombreux partisans à toutes les époques de l'histoire de la philosophie, chez les anciens: les philosophes appelés *sophistes*, tels que Gorgias et Protagoras, Pyrrhon, qui a donné son nom au pyrrhonisme, Arcésilas, Carnéade, Agrippa, Énésidème, Sextus Empiricus; chez les modernes: Montaigne, Charron, Bayle, Hume, Kant, etc.

Les principaux arguments de ces adversaires de la certitude se tiennent: 1° de la variété des opinions humaines; 2° des erreurs où nos facultés nous jettent; 3° de l'impossibilité où nous sommes d'apprécier la véracité de l'intelligence, et d'établir qu'elle voit les choses telles qu'elles sont absolument.

Les deux premiers arguments ont été maintes fois réfutés. Ils supposent que nous n'avons aucun moyen de discerner le vrai du faux; or, cette prétention est insoutenable en fait et en droit; en droit, car les notions de la vérité et de l'erreur ne se confondent pas dans notre pensée; en fait, parce qu'il nous arrive tous les jours de dire: Ceci est vrai, cela est faux; et, quand nous nous sommes trompés, de nous apercevoir de nos méprises et de les redresser.

La dernière objection ne peut pas se réfuter directement; car, pour établir sa propre véracité, l'intelligence n'a à sa disposition qu'elle-même et ses facultés qu'il s'agit précisément de justifier. Mais l'appui que cette considération prête au scepticisme est plus spécieux que solide. Toute vérité n'a pas besoin d'être prouvée, et la légiti-

mité de nos moyens de connaître est au premier rang de ces vérités lumineuses qui sont supérieures à la démonstration.

Le scepticisme, après tout, sous quelque forme qu'on le présente, renferme des contradictions intolérables. Que soutiennent en effet les sceptiques? que nous connaissons les choses en tant qu'hommes seulement; qu'il peut se faire que nos facultés nous trompent; que notre organisation venant à changer, rien ne prouve que nous ne verrions pas les choses d'une manière différente. Or, sous la forme d'une simple hypothèse, ces trois jugements ont au plus haut degré, un caractère dogmatique; ils reviennent à dire: Il est vrai, d'une vérité absolue, que la vérité absolue nous échappe.

Ajoutons que le scepticisme mènerait dans la théorie et la pratique à des conséquences non moins funestes pour l'esprit que pour le cœur. Nulle doctrine n'est plus propre à jeter dans le découragement qui n'agit pas ou dans la licence qui hasarde tout.

Sans doute, l'esprit humain n'a qu'une portée limitée, et, en dépit de ses efforts et de ses espérances, une partie de la réalité lui échappera toujours. Mais si notre science doit rester à jamais incomplète, elle n'est pas pour cela illusoire. « Parmi les philosophes, disait Lac-tance, les uns ont prétendu qu'on pouvait savoir tout, ce sont des insensés; les autres, que l'on ne pouvait rien savoir, ceux-là n'étaient pas plus sages: les premiers ont trop donné à l'homme, les seconds lui ont donné trop peu; les uns et les autres se sont jetés dans l'excès. Où est donc la sagesse? elle consiste à ne pas croire que vous sachiez tout, ce qui n'appartient qu'à Dieu; et à ne pas prétendre que vous ne savez rien, ce qui est le propre de la brute: entre ces deux extrémités, il y a un milieu qui convient à l'homme; c'est une science mêlée de ténèbres et comme tempérée par l'ignorance. »

XVI.

DES CAUSES ET DES REMÈDES DE NOS ERREURS.

La question de la certitude en appelle naturellement une seconde, celle des causes de nos erreurs.

Qu'est-ce que l'erreur? Comment se fait-il que nous y tombions si souvent? Quels moyens avons-nous d'y remédier?

Ce qu'on entend par *erreur*.

L'*erreur* est un jugement par lequel nous affirmons ce qui n'est pas,

en d'autres termes, un jugement faux. Je commets une erreur, par exemple, lorsque je juge que le soleil tourne autour de la terre, car j'affirme un mouvement qui n'a pas lieu. Deux éléments sont donc nécessaires pour constituer l'erreur : le premier, la conception de ce qui n'est pas ; le second, l'affirmation que ce qui n'est pas est réellement. Il suit de là qu'il n'y a pas, à proprement parler, d'idées fausses, puisque les idées, prises en elles-mêmes, n'enveloppent nulle affirmation. Concevoir purement et simplement l'idée d'une montagne d'or ou d'un cheval ailé, ce n'est pas se tromper ; l'erreur ne commence qu'à l'instant où j'affirme que ces choses existent dans la nature.

L'erreur ne doit pas être confondue avec l'ignorance. Ignorer, c'est ne pas savoir, et, par conséquent, ne porter aucun jugement ; se tromper, c'est savoir mal. Le vulgaire ignore plutôt qu'il ne se trompe, car il ne sait pas, et ne songe pas à juger ce qu'il ne sait pas. Le philosophe, au contraire, ignore et se trompe à la fois ; car, d'une part, son savoir, quoique moins borné que celui de la foule, n'embrasse pas cependant tous les objets de la nature, et d'une autre part, il invente chaque jour des explications et des systèmes qui sont de pures chimères.

Classification des erreurs.

Bacon a donné, au premier livre de son *Novum organum*, une classification célèbre de nos erreurs. Il les réunit sous le nom d'*idoles*, *idola*, soit qu'il les assimile à de fausses divinités qui reçoivent un culte dû à la vérité seule, soit qu'il les considère comme de vaines images et des fantômes qui nous dérobent la vue des choses. Ces *idola* se partagent en quatre grandes catégories : 1° *idola tribus*, erreurs de la tribu, communes à tout le genre humain ; 2° *idola specus*, erreurs de la caverne, particulières à chaque individu, et provenant de son tempérament, de son éducation, de ses habitudes, sorte d'ancre ou de caverne où l'esprit se trouve enfermé ; 3° *idola theatri*, erreurs de théâtre ou des philosophes ; car, selon Bacon, les systèmes philosophiques sont comme autant de pièces de théâtre que les philosophes viennent jouer sur la scène du monde ; 4° *idola fori*, erreurs de langage, ainsi nommées parce que la place publique, le *forum*, est le lieu où les hommes réunis font le plus grand usage des mots.

Cette classification, célèbre vers la fin du dernier siècle, est maintenant abandonnée en grande partie. En effet, abstraction faite de la bizarrerie du langage, les divisions en sont tellement larges qu'elles pourraient donner lieu à d'innombrables subdivisions. Bacon a tracé

le plan d'un tableau immense dont il a laissé à ses successeurs le soin de rassembler les traits. Parler avec détail des *idola theatri*, ce serait raconter l'histoire entière de la philosophie. Parler des *idola specus*, ce serait passer en revue ces variétés infinies de caractère, de tempérament et d'opinion qui existent entre les hommes. On peut tout au plus s'arrêter à l'étude des *idola fori* et des *idola tribus*, en partageant celles-ci d'après les diverses facultés de l'intelligence, la mémoire, les sens, le raisonnement, l'imagination, etc.

Des sophismes en particulier.

Parmi les erreurs considérées à ce point de vue, il n'en est pas de plus graves ni de plus fréquentes que celles qui naissent dans l'exercice du raisonnement. On les appelle, en général, *sophismes* ou *paralogismes* ; sophismes, quand l'esprit s'y laisse aller volontairement et dans l'intention de tromper autrui ; paralogismes, quand elles ont lieu de bonne foi. Il y a donc cette différence entre le sophisme et le paralogisme, que l'un pèche seulement contre les règles de la logique, tandis que l'autre est une sorte de mensonge que la morale condamne.

La plupart des logiciens distinguent deux catégories de sophismes, ceux de grammaire et ceux de logique.

Les *sophismes de grammaire* consistent à abuser de l'ambiguïté des mots, en passant du sens divisé au sens composé, du sens figuré au sens direct, du genre à l'espèce, et réciproquement.

Par exemple, il est dit dans l'Écriture que Dieu justifie les impies ; si Pierre ou Paul, qui est encore impie, concluait de là qu'il est justifié, il abuserait de l'ambiguïté de ce mot impie, que l'Écriture emploie dans un sens divisé, puisqu'elle l'applique, non à ceux qui persévèrent dans leur impiété, mais à ceux qui étaient auparavant impies, et que Dieu justifie par sa grâce.

Je jouerais de même sur les mots, si je raisonnais ainsi : Certains esprits ont de l'étendue ; or, l'étendue est une qualité corporelle ; donc certains esprits ont une qualité corporelle ; car je prendrais le mot étendue en deux sens différents : d'abord au sens figuré, ensuite au sens direct.

Le vice des sophismes de grammaire est que le moyen terme ne conserve pas la même acception dans la majeure et dans la mineure, et que, par conséquent, le syllogisme, au lieu de renfermer seulement trois idées, en contient quatre exprimées par trois mots. On évite ou on résout ce genre de sophismes en restituant à chaque terme sa signification propre.

Les *sophismes de logique* portent moins sur les mots que sur les choses. On peut les ramener à six chefs principaux :

1° Prouver autre chose que ce qui est en question, ou *ignorance du sujet* (*ignoratio elenchi*). Ainsi, il s'agit d'une chose, nous parlons d'une autre. Pour combattre un adversaire avec plus d'avantage, nous lui prêtons des sentiments qu'il désavoue. Pour échapper nous-mêmes à une difficulté, nous nous arrêtons à prouver ce que personne ne nous conteste.

2° Supposer vrai ce qui est en question ou *pétition de principe*, consistant à alléguer comme preuve une proposition à démontrer. Une pétition de principe célèbre dans l'histoire de la philosophie est celle que Descartes a commise, lorsqu'il a prétendu prouver la légitimité de nos moyens de connaître, par la perfection divine, comme si la croyance que Dieu est parfait n'impliquait pas la véracité de l'entendement qui l'atteste.

3° Prendre pour cause ce qui n'est pas cause; croire, par exemple, comme les astrologues, que les constellations célestes influent sur la vie de l'homme; rapporter, comme les phrénologistes, les opérations de la pensée au cerveau; attribuer, comme Rousseau, la dépravation des mœurs à la culture des lettres; juger enfin que tel fait est la cause d'un autre, par cela seul qu'il le précède et l'accompagne.

4° *Induction défectueuse* ou *dénombrément imparfait*, sophisme très-ordinaire que nous commettons quand nous négligeons de supputer toutes les manières dont une chose peut arriver; toutes les circonstances d'un fait, tous les individus compris sous une dénomination commune, et que cependant nous concluons comme si notre énumération était complète.

5° Juger d'une chose par ce qui ne lui convient que par accident; par exemple, d'une forme de gouvernement par les abus passagers et sans conséquence qu'elle entraîne; de la moralité d'une personne par une faute qu'elle aura commise; de la fécondité d'un pays par la petite quantité de pain qu'il a produite en une année de disette, etc.

6° Passer de ce qui est vrai à quelques égards à ce qui est vrai absolument. Ainsi, les épicuriens prouvaient que les dieux doivent avoir la forme humaine, parce que, disaient-ils, il n'y a pas de forme plus belle, et que tout ce qui est beau doit être en Dieu. Les stoïciens prouvaient de même que le monde est doué de raison, parce que le monde est ce qu'il y a de meilleur, et que ce qui raisonne est meilleur que ce qui ne raisonne pas.

Causes de nos erreurs.

La théorie des causes de nos erreurs a soulevé un assez grand nombre d'opinions peu exactes. Il ne paraît pas en effet que les illusions de l'esprit, si fréquentes et si diverses, aient toutes la même origine, comme plusieurs philosophes ont semblé le croire. Il est plus probable qu'elles dérivent de plusieurs principes qui, tantôt isolés, tantôt réunis, contribuent à nous égarer. Nous citerons entre autres : 1° l'association des idées; 2° la précipitation du jugement; 3° les passions.

L'association des idées fournit pour ainsi dire les matériaux de l'erreur. Elle groupe, en effet, elle réunit des notions qui n'ont entre elles que des rapports éloignés. Elle suggère à l'esprit, en présence même des objets mille souvenirs, mille pensées qui se mêlent à ses perceptions et qui les altèrent. Une chose qui est sous nos yeux, nous fait songer à une autre qui est loin de nous, mais que nous sommes enclins à supposer unie à la première dans la réalité comme elle l'est dans nos souvenirs. De là des occasions nombreuses de déception et d'erreur.

La volonté préserverait l'intelligence du danger de se tromper, si elle continuait l'examen assez longtemps, si elle le rendait assez approfondi; mais loin de là, elle considère les objets à la légère, ou même elle suspend les recherches avant que nous n'ayons tout vu. Nous précipitons notre jugement qui, n'étant pas mûri, ni éclairé, pèche trop souvent contre la vérité. L'origine de notre erreur est la promptitude même que nous avons mise à décider de ce qui demandait une attention plus soutenue.

En général, cette précipitation de la volonté a elle-même sa source première soit dans les penchants et les habitudes de notre esprit, soit surtout dans les passions. Chaque passion ayant, pour ainsi parler, intérêt à ce que les choses soient de telle façon plutôt que de telle autre, empêche l'intelligence d'apercevoir ce qui la contrarie. Qui de nous, par exemple, n'a répété avec la sagesse populaire que nul ne saurait être juge dans sa propre cause? Et pourquoi, sinon parce que l'égoïsme nous aveugle, et que dans les affaires qui nous intéressent, nous sommes naturellement portés à faire pencher la balance en notre faveur?

Moyens d'obvier à l'erreur.

Puisque telles sont les causes et la nature de nos erreurs, nous devons premièrement, pour les éviter, nous tenir en garde contre les fausses associations d'idées, toujours si faciles à former. Nous devons, en second lieu, prolonger notre examen aussi longtemps qu'il est né-

cessaire, et éviter la précipitation et la légèreté, source ordinaire des inductions défectueuses. Nous devons surtout ne juger que lorsque nous sommes de sang-froid, sans passion et sans préjugé.

S'agit-il en particulier des sophismes? Comme ils naissent généralement de la légèreté avec laquelle l'esprit accepte des prémisses qui ne sont pas vraies, il faut vérifier avec soin les principes d'où nous partons, en mesurer exactement le sens et la portée, être circonspects dans nos conclusions, et, quand nous discutons, obliger notre adversaire à user de la même réserve que nous.

Ces précautions rendront nos erreurs moins fréquentes et moins graves en diminuant les causes qui y donnent lieu. Cependant on aurait tort de croire que l'homme le plus mesuré dans ses opinions, le plus circonspect et le plus sage dans sa conduite, puisse éviter toute méprise. Nos erreurs, en effet, comme nos vices et nos souffrances, tiennent à une cause première que tous nos efforts ne peuvent détruire : nous voulons dire la faiblesse irrémédiable d'un esprit qui est nécessairement imparfait, puisqu'il est créé.

DE FRANCE¹.

XVII.

LIMITES ET ÉTENDUE DE LA GAULE. — CARACTÈRE DES PEUPLADES GAULOISES. — DRUIDES ET MONUMENTS DRUIDIQUES. — ANCIENNES MIGRATIONS EN ESPAGNE, EN ITALIE, DANS LA VALLÉE DU DANUBE, EN GRÈCE, EN THRACE, EN ASIE MINEURE.

Deux mers, l'Océan et la Méditerranée, deux chaînes de hautes montagnes, les Pyrénées et les Alpes, enfin un des plus grands fleuves de l'Europe, le Rhin, marquaient dans l'antiquité les limites de la Gaule, plus grande d'un quart que la France d'aujourd'hui. La France actuelle a en effet perdu la Savoie, la Suisse, les provinces rhénanes et la Belgique, de sorte qu'elle a reculé des Alpes derrière le Jura, et que sa frontière est tracée de Dunkerque à Lauterbourg, et de Pont-de-Beauvoisin à Briançon, par une limite artificielle, au lieu de l'être comme dans l'ancienne Gaule par le Rhin et les Alpes. Elle n'a plus en conséquence qu'une superficie de 527 686 kilomètres carrés, 2693 kilomètres de côtes, sans compter les îles, mais en suivant les principales sinuosités, et 1521 kilomètres de frontières continentales.

Trois ou quatre cents peuplades, divisées en trois grandes familles, se partageaient anciennement le territoire gaulois :

1° Les *Ibères*, probablement venus par l'Espagne, qui dominèrent sur toute la Gaule méridionale, et furent peu à peu refoulés sous le nom d'Aquitains, au sud de la Garonne, et sous le nom de Ligures salyens, au sud de la Durance. Leur langue était celle des Basques des Pyrénées. 2° Les *Celtes* ou *Gaëls*, entre la Garonne, la Seine, le cours supérieur du Rhin et les Alpes. Les bas Bretons sont aujourd'hui les débris vivants de cette race. 3° Les *Belges* ou *Kymris*, arrivés les derniers vers 600 et 350, et qui se fixèrent entre la Seine, la Marne, le Rhin et la mer. Des Grecs originaires de Phocée fon-

¹ Cette histoire de France est extraite de l'*Abregé de l'Histoire de France* de M. V. Duruy, en 3 vol. in-12. Librairie Hachette.